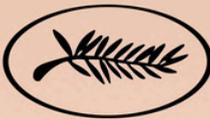


MANEKI FILMS PRÉSENTE



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2024

MOI AUSSI

UN FILM DE
JUDITH GODRÈCHE

TESS BARTHÉLEMY

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR JUDITH GODRÈCHE AVEC TESS BARTHÉLEMY IMAGE GEORGE LECHAPTOIS MONTAGE GUILLAUME LAURAS MUSIQUE ORIGINALE FAUX AMIS CHORÉGRAPHIE ÉVA GALMEL PREMIÈRE ASSISTANTE RÉALISATRICE MATHILDE KRAEMER
SCRIPTES JUDITH DOZIÈRES DIRECTEUR DE PRODUCTION ARCHIBALD MARTIN RÉGIE CHLOÉ DAGONET SON GUILLAUME LERICHE DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION GAËLLE GODARD-BLOSSIER PRODUIT PAR DIDAR DOMEHRI PRODUCTION MANEKI FILMS
AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS AVEC LE SOUTIEN DE KERING FOUNDATION LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE EN PARTENARIAT AVEC LE CNC LA MISSION CINÉMA LA VILLE DE PARIS ET DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
AVEC LE SOUTIEN DE TSF MATHÉMATIQUES RUBINI & ASSOCIÉS M141 TRANSPECT DC AUDIOVISUEL THE AUDIO AGENCY I MEDIATE POST-PRODUCTIONS COFILOISIRS MAGIC BIRD CRISTAL GROUPE AVEC LE SOUTIEN DE AVENUE B PRODUCTIONS
CHAPKA FILMS ET CHAPKA TV ÉLIANE ANTOINETTE ELZÉVIR FILMS EVERYBODY ON DECK FELICITY PRODUCTION LES FILMS DU POISSON MARIELLE DUIGOU MOTEUR S'IL VOUS PLAÎT ROUGE INTERNATIONAL WINDY PRODUCTION
LILIES FILMS LIONCEAU FILMS MILÉNA POYLO BLUE MONDAY PRODUCTIONS CHRISTMAS IN JULY FIRST LOVE GOGOGO FILMS INSOLENCE PRODUCTIONS ODYSSEÉ PICTURES SÉSAME FILMS SISTER PRODUCTIONS SUPER 8 FILMS

© 2024 - MANEKI FILMS



SOMMAIRE

Synopsis.....	3
Entretien.....	5
Liste technique.....	11
Biographie de la réalisatrice.....	13
Partenaires.....	14
Kering Foundation.....	15

Contacts Presse

Clarisse André | 06 70 24 05 10 | contact@clarisseandre.fr

Forence Narozny | 06 86 50 24 51 | florence@lebureaudeflorence.fr

Phillene Newman | 310.994.8740 | pnewman@id-pr.com

SYNOPSIS

À l'aube d'un jour nouveau, une jeune fille découvre une foule qui la regarde droit dans les yeux. Chaque visage évoque un passé. La jeune fille se fait le porte-voix de ces histoires innombrables. Chacune est différente, mais toutes se fraient ensemble un chemin, de la douleur sans mots au début d'une libération par la parole.



ENTRETIEN AVEC JUDITH GODRÈCHE

En amont de l'idée du film, il y a eu la création de l'adresse mail moiaussijudith@gmail.com pour recueillir les récits de personnes victimes de viols ou d'agressions sexuelles. Pouvez-vous nous rappeler les circonstances de la création de cette adresse ?

J'ai reçu sur Instagram le lien d'un documentaire de Gérard Miller réalisé en 2011, comprenant des propos sur moi du cinéaste dont je parlais dans ma série sans jamais le nommer. Après avoir entendu ces mots, j'ai choisi de rendre mon compte Instagram public et de révéler son nom. Mon compte, jusque-là privé, familial et amical, est passé de 800 abonnés à des dizaines de milliers de followers. En l'espace de quelques jours, j'ai reçu de très nombreux messages de personnes m'adressant des témoignages de violences subies avec cette formule récurrente : « moi aussi ». J'ai donc créé une adresse mail exclusivement dévolue à ces messages. En quelques semaines, 6000 témoignages sont arrivés, tous différents. Cela pouvait être « J'ai 70 ans, je n'en ai jamais parlé à personne de ma vie, mais je viens d'écrire une lettre pour raconter... », ou encore « Je suis en train de marcher vers le commissariat », ou « Voilà mon histoire, je vous la livre... ». Mais avec un point commun : la libération de la parole. Cela s'est apparenté pour moi à un réapprentissage du monde, sa redécouverte à travers une seule fenêtre. Quand on vit avec des choses très violentes, qu'on a enfouies pour essayer de vivre le mieux possible, en essayant de négocier avec une vérité qu'on maquille ou sur laquelle on ironise, on ne se pose pas forcément la question de ce que les autres ont pu vivre de similaire. Tout à coup, a jailli devant moi une foule de victimes, une réalité qui représente la France aussi, tant ces récits surgissaient de toutes les origines sociales, de toutes les générations. S'est alors posée la question de ce que j'allais faire ensuite : qu'est-ce qu'on fait quand on sait ? Quand on en sait trop, même ?

C'est de cette interrogation qu'a éclos l'idée d'un film ?

Ma responsabilité doit s'ancrer quelque part. Je ne pouvais pas juste dire : « J'ai été victime, écrivez-moi ». Que faire ensuite de cet espoir, de cette confiance ? Après ma prise de parole aux César, on a souvent évoqué, notamment dans les médias, ma solitude face à l'audience, le peu de réaction que cette intervention avait suscité ce soir-là dans la salle. Mais moi, je n'en ai jamais attendu davantage. Je me suis alors demandé : « Et s'il y avait eu une réaction, quelle aurait-elle été ? ». Si, par exemple, j'avais confié mon histoire à une adresse mail de ce type, qu'est-ce que j'aurais espéré ?

À ma disposition j'ai l'écriture et le cinéma comme moyens d'expression ; j'ai alors envisagé de faire participer les personnes qui m'avaient contactée à un film qui leur rendrait hommage. Un film qui utiliserait les moyens que je connais et maîtrise, ceux de la musique, la danse, l'image, l'imaginaire, pour leur donner un espace. Un espace qui serait aussi physique que symbolique. Être ensemble en plein jour dans la rue et occuper la ville, c'est un geste militant : je ne voulais pas que ce soit une marche, mais vraiment une occupation. Et que, pour le symbole révolutionnaire, cette occupation soit proche de la Bastille.

À partir du moment où est né ce désir d'un film, qu'est-ce qui a guidé son élaboration ?

D'abord des questions de méthode. Tout au long du chemin s'articulaient deux questions, qui ne pouvaient pas tenir l'une sans l'autre : comment écrire, raconter, filmer ? Et en même temps, comment être en permanence sûre de l'absolu consentement de l'autre ? Ou formulé d'une autre façon : comment mettre en scène un film – utiliser la caméra, les images, le montage – mais sans mettre en scène les personnes du film, ne jamais leur imposer quoi que ce soit ? Il était pour moi impératif de ne pas diriger les personnes que nous filmions, mais de leur proposer des gestes, qu'elles étaient libres de ne pas effectuer et qui constituaient un langage très simple, pour exprimer de manière non verbale, comme un très jeune enfant pourrait le faire, des choses aussi élémentaires que « J'ai mal », « J'ai peur », « Je ne peux pas parler ».

Lors de l'élaboration du film je me souciais de la façon dont on le fabriquait, je voulais que ce processus soit absolument en accord avec son idéologie et ce qu'il racontait. De fait, c'est probablement la première fois que je me suis trouvée sur un tournage totalement exempt de frictions, de complications, de conflits... Le degré d'adhésion au projet collectif de ces nombreux.ses participant.es était vraiment impressionnant.

De plus, l'équipe technique était constituée de personnes choisies avec le plus grand soin par mon assistante réalisation et mon directeur de production. Beaucoup d'entre elles avaient été victimes d'abus ou de violence sur des tournages... Dans toutes ses sphères de fabrication, le projet a été pensé avec ce souci qu'aucun dérapage, aucune forme d'autorité ou de violence ne soit possible.



Le millier de participant.es au film ont répondu concrètement à quelle sollicitation ?

J'ai d'abord proposé l'idée du film. Il y a eu un temps de réponse. Certaines personnes devaient se déplacer. Elles sont venues de la France entière (et même d'Australie !). J'ai assuré à toutes ces personnes que je n'utiliserais pas leur témoignage de façon littérale. Ni directement face caméra, ni en voix off en lien avec leur visage. Avec leur autorisation, leurs témoignages seraient utilisés par bribes de phrases, mais jamais attribués nominativement. Si elles voulaient être présentes et ne pas être filmées, elles pouvaient venir malgré tout. Si elles voulaient être filmées mais floutées, c'était possible aussi.

Les témoignages constituent dans le film une chorale de récits énoncés par fragments et qui se recouvrent progressivement.

Cette promesse a été faite à la fois à de nombreuses personnes et à des individus particuliers. La foule est faite de noms et de prénoms, d'histoires singulières. D'où ce feuilleté de voix : on en entend une puis une autre, puis une nouvelle... Ce tumulte de voix correspond aussi à mon ressenti lorsque j'ai reçu ces messages. Ils m'ont submergée, ils s'entrechoquaient. C'est ce qui m'habite, cette matière vivante, extensible... Je voulais par ailleurs que ces fragments de récits soient lus par une jeune fille, en l'occurrence Tess Barthélemy. Pour qu'il y ait un rapport entre le vécu, l'avenir, la jeunesse... Beaucoup de témoignages relatent des viols pendant l'enfance, ça me paraissait fort que ces récits s'inscrivent dans ce passage de l'enfance à l'âge adulte. Il ne fallait pas ma propre voix mais une voix juvénile.

Le sens de ce qui est dit par le film passe davantage par des gestes que par des mots.

On dit souvent que les enfants sont des éponges. Certains pédo-psys affirment que même *in utero* l'enfant sent, voit, entend, perçoit. C'est ce qui m'intéressait. Comme je ne pouvais pas raconter l'histoire particulière de ces mille personnes, il fallait trouver une façon d'incarner la violence, l'inacceptable, la libération de la parole dans ce qu'elle peut avoir de certes cathartique mais aussi de très douloureux, sans être littérale. De toute façon ça aurait été impossible. J'ai repensé au personnage muet de Holly Hunter dans *La leçon de piano*, son silence, son corps, la façon dont Jane Campion utilise la matière pour exprimer par des images sans passer par des mots.

Comment et avec qui avez-vous travaillé à la chorégraphie de ces gestes ?

L'objectif était de trouver le langage physique d'une personne qui a été abusée, mais à travers des gestes qui ne soient pas dans le pathos ni dans l'évocation de gestes violents et abusifs qui replongeraient la personne dans un vécu traumatique. Il ne fallait pas non plus édulcorer avec des gestes jolis dans le sens décoratif du terme. Que ces victimes ne soient jamais mises dans une position d'ornement dans le décor. Nous avons travaillé avec la jeune chorégraphe Eva Galmel, danseuse dans la compagnie de Benjamin Millepied. Elle m'a été présentée par la danseuse et comédienne Marion Barbeau. Je lui ai envoyé des vidéos qui m'avaient inspirée, notamment *Pina*, le film de Wim Wenders sur Pina Bausch. On a réfléchi sur la façon dont la danse pouvait s'ancrer dans un milieu urbain. On ne voulait néanmoins pas s'enfermer dans une chorégraphie. Il fallait trouver un langage non verbal qui soit comme un cheminement narratif, qui évoque les angoisses récurrentes exprimées dans les témoignages – ne pas vouloir être vue, vouloir être entendue, un aller-retour constant entre vouloir exister et ne pas pouvoir, les souvenirs qui reviennent, les cauchemars, ce qui se passe quand on ferme les yeux, la mémoire traumatique, ce monde qui est celui de notre nuit lorsqu'on s'absente de nous-même, quand on a été violée. Comment filmer toute cette vie intérieure ? Comment créer un paysage sonore et visuel qui évoque tout ça ?



En quoi a consisté la partie sonore de ce travail sur « un paysage sonore et visuel » ?

On a habillé la musique avec une multiplicité de sons très évocateurs. Ils secondent la musique. J'ai fait une liste de sons que je voulais : des escaliers dévalés en courant, une porte de voiture qui claque, des clés qui tombent par terre, un verre cassé, des enfants qui pleurent, un chien qui aboie, des cloches d'église, des sons évoquant un alien, un robinet qui goutte. La monteuse son Cécile Banc a été un peu surprise en recevant autant de demandes de sons mais elle a ensuite fait un travail extraordinaire de tramage de toute cette matière sonore.

Il y a aussi une chanson composée par le groupe FAUX AMIS.

Oui, elle est interprétée par Beth Orton, venue de Londres pour l'enregistrer. C'était important que le groupe qui compose la musique et la chanson du film soient en adéquation totale avec le sujet, que rien ne soit plaqué sur ces visages. Les mots ne devaient pas être illustratifs, ou lourdement compassionnels. Le texte de la chanson évoque le passé, l'ombre d'une vie, mais tout est allusif, poétique. Au début, la voix est celle de Beth Orton, à la fin celle de Tess. Il y a une transmission.

Le film commence par l'exploration de l'intérieur d'un œil. Pouvez-vous décrire ce plan ?

Oui, j'étais obsédée par l'idée de filmer l'intérieur d'un œil. J'ai lu des écrits scientifiques à ce sujet. J'ai même écrit un texte là-dessus. On a superposé dans l'image d'un œil des océans, des effets de vague, des couches d'eau, des éclats de météorites, toute une imagerie élémentaire qui évoque un peu ce qu'on a l'impression de voir lorsqu'on ferme les yeux très fort, tous ces trucs qui bougent, des points rouges qui scintillent, des formes indistinctes qui tanguent...

Le film se clôt par un plan-séquence où la foule avance et où chaque personne qui la compose traverse le cadre ; certains sont nets, d'autres flous. Pouvez-vous nous parler du sens et de la fabrication de ce plan ?

Beaucoup des personnes qui ont fait le choix d'apparaître dans le film ont été traversées par de nombreuses émotions contradictoires sur le chemin. Des moments de panique où elles se demandaient si elles allaient y arriver, si elles pouvaient se présenter en plein jour dans un espace où chaque personne en présence avait été victime d'un viol ou d'une agression. Même si ton histoire n'est pas écrite sur ton visage, tu te sens nue.

Quant à ce plan à la fin du film, il répondait à mon désir de filmer tout le monde dans son ensemble. Nous avons trois caméras : une à l'épaule, un steadycam et une grue. Je voulais que le film finisse par la découverte de l'ampleur de cette foule. De cette marée humaine qui n'en finit pas. Dans ce dernier plan, je voulais que les victimes filmées s'emparent du film, que la caméra les regarde en ayant presque un peu peur, face à cette foule compacte qui avance, la déborde.

Pouvez-vous parler de ce qu'a créé le tournage comme expérience de vie ? Les gens se parlaient beaucoup ? Que s'est-il passé durant cette journée ?

Les participant.es sont tou.te.s encore en contact, ont créé des groupes WhatsApp. J'ai pu retrouver certaines d'entre elles à l'occasion d'une interview et je leur ai posé plein de questions a posteriori. L'une d'elles me disait qu'elle avait eu un sentiment très fort d'incarnation. Et une incarnation qui n'a rien à voir avec celle qu'on peut ressentir dans un groupe de parole en écoutant le témoignage de la personne à côté de soi.

Ne pas être confronté.e à la violence des récits de chacun.e, mais se tenir auprès de personnes dont on sait qu'on a vécu quelque chose de commun, c'était une expérience inédite de solidarité. D'autres m'ont parlé de ce sentiment de participer à une œuvre de cinéma, dans un cadre officiel, après s'être senties si peu regardées, entendues, s'être senties invisibilisées.

Un dernier carton précise que ce film « appartient à toutes celles et ceux qui ont un jour enfin pu raconter leur histoire mais aussi à toutes celles et ceux qui vivent encore dans le silence ».

Ça allait de soi, c'est presque redondant, mais c'était important pour moi que ce soit écrit. L'idée que le film appartient à ses participants et participantes, je voulais que ce soit quelque chose auquel ils et elles pourraient s'accrocher. Comme un radeau. Mais évidemment que les films appartiennent toujours à celles et ceux qui y participent, mais aussi à celles et ceux qui les voient. Mon film préféré m'appartient. C'est ça qui est beau dans le cinéma.



LISTE TECHNIQUE

Écrit et réalisé par Judith Godrèche

Produit par Didar Domehri

Production : Maneki Films

Avec : Tess Barthélemy

Chef opérateur : George Lechaptois

Chef monteur : Guillaume Lauras

Musique originale : FAUX AMIS (Noé Boon et Richard Sears)

Chorégraphie : Eva Galmel

Première assistante réalisatrice : Mathilde Kraemer

Scripte : Judith Dozières

Directeur de production : Archibald Martin

Régisseuse générale : Chloé Dagonet

Mixeur son : Guillaume Leriche

Presse : Clarisse André (06 70 24 05 10) et Forence Narozny (06 86 50 24 51)

Durée : 17 min 53

Tournage : samedi 23 mars 2024

Pays : France

Format : 2.39

Son : 5.1



BIOGRAPHIE DE LA RÉALISATRICE

Actrice, réalisatrice, scénariste, productrice et autrice, Judith Godrèche apparaît dans près d'une cinquantaine de projets cinématographiques.

Elle débute sa carrière au cinéma en 1981, avec le film de Nadine Trintignant *L'été prochain* et a depuis enchaîné les rôles au cinéma, à la télévision et au théâtre. Nommée aux César à plusieurs reprises pour ses performances nombreuses et variées, Judith Godrèche a travaillé avec de nombreux.ses cinéastes à travers le monde, telle.s que Sophie Fillières, Cédric Klapisch, Emmanuel Mouret, Park Chan-Wook, Patrice Leconte, Olivier Assayas, Jerzy Skolimowski, François Ozon ou encore Tonie Marshall.

En 2010, elle écrit et réalise son premier film *Toutes les filles pleurent*, puis repasse derrière la caméra en 2023 avec *Icon of French Cinema*, diffusée sur Arte, série qu'elle a écrite et dont elle partage l'affiche avec sa fille Tess Barthélemy.

En 2024, elle scénarise et réalise le court-métrage *Moi aussi*, dans lequel elle fait apparaître une partie des femmes et des hommes qui lui ont raconté leur histoire, et met en lumière les violences sexuelles et sexistes.



NOS PARTENAIRES

Avec la participation de France Télévisions,

Avec le soutien de
La région Ile-de-France en partenariat avec le CNC
La Mission Cinéma et la Ville de Paris
Kering Foundation
TSF
Mathematic
Rubini & Associés
M141
Transperfect
DC Audiovisuel
The Audio Agency
Immediate Post-productions
Cofiloisirs
Magic Bird
Cristal Groupe

Et avec le soutien de :

AVENUE B PRODUCTIONS - Caroline Bonmarchand
CHAPKA FILMS et CHAPKA TV - Lisa Leboff et Laetitia Galitzine
ELIANEANTOINETTE - Candice Zaccagnino
ELZEVIR FILMS - Marie Masmonteil
EVERYBODY ON DECK - Gaëlle Bayssière
FELICITY PRODUCTION - Christine Rouxel
LES FILMS DU POISSON - Laetitia Gonzalez et Yaël Fogiel
Marielle Duigou
MOTEUR S'IL VOUS PLAÎT - Christie Molia
ROUGE INTERNATIONAL - Julie Gayet
WINDY PRODUCTION - Carole Lambert
LIONCEAU FILMS - Hélène Cases
BLUE MONDAY PRODUCTIONS - Nathalie Mesuret et Sandra Da Fonseca
CHRISTMAS IN JULY - Julie Salvador
FIRST LOVE - Morgane Le Moine
GOGOGO FILMS - Carine Ruszniewski
INSOLENCE PRODUCTIONS - Anaïs Bertrand
ODYSSÉE PICTURES - Liza Benguigui
SÉSAME FILMS - Florence Borelly
SISTER PRODUCTIONS - Julie Paratian
SUPER 8 FILMS - Albane De Jourdan
LILIES FILMS - Bénédicte Couvreur
Miléna Poylo



Depuis 2008, Kering Foundation lutte contre les violences sexistes et sexuelles, qui touchent toutes les cultures et toutes les classes sociales.

Elle soutient des associations locales qui proposent un accompagnement global et adapté aux femmes et aux enfants victimes de violences ; elle engage Kering et son écosystème afin de créer un environnement de travail où les survivantes de violences se sentent en sécurité ; enfin, elle incite d'autres acteurs à agir.

A l'occasion de ses 15 ans, en 2023, Kering Foundation a annoncé l'élargissement de son engagement à la protection des enfants, notamment en matière de violences sexuelles, pour prévenir leur reproduction de génération en génération.

« A travers « Moi aussi », Judith Godrèche met en lumière les récits de victimes de violences sexuelles. Autant d'expériences individuelles qui s'ajoutent à la sienne et soulignent le caractère tristement universel de ce phénomène. Une prise de conscience collective concernant l'ampleur de ces violences et de leurs conséquences est indispensable pour faire évoluer les comportements. Donner de la visibilité aux violences sexistes et sexuelles est un élément fondamental de la lutte que nous menons depuis 15 ans à travers Kering Foundation. Aujourd'hui, nous sommes fiers d'être aux côtés de Judith Godrèche pour faire résonner ces témoignages. »

Marie-Claire Daveu, directrice du développement durable et des affaires institutionnelles de Kering et vice-présidente de Kering Foundation.



6 rue de Braque
75003 Paris

Didar Domehri
didar@maneki-films.com
06 72 02 63 93

Clément Le Bras
clement@maneki-films.com
06 71 09 25 37